



7 | 2010

La nouvelle critique urbaine

# Le concept de la ville créative : la création réelle ou imaginaire d'une forme d'action politique dominante

ROGER KEIL ET JULIE-ANNE BOUDREAU

## Résumés

Français English

Dans ce court texte en hommage aux travaux de Bernard Jouve, on nous a demandé d'écrire sur la notion de ville créative. Avec Jouve, nous avons beaucoup travaillé sur la gouvernance métropolitaine et la constitution de nouveaux modes de gouvernance (ou régimes urbains). C'est à partir de ces travaux que ce texte se questionne sur la pertinence de la notion de ville créative dans le contexte particulier de Toronto où, malgré l'absence d'institutions métropolitaines fortes, une certaine gouvernance métropolitaine est en marche. Or la notion de ville créative met sérieusement au défi cette échelle métropolitaine de gouvernance, axée exclusivement sur la centralité au détriment des périphéries de la métropole. À l'aide de deux personnages publics puissants à Toronto, Richard Florida et David Pecaut, nous proposons une critique de cette notion de ville créative désormais dominante.

In this short paper dedicated to the memory of the work of Bernard Jouve, we address ourselves to the notion of the creative city. We had opportunity to work extensively with Jouve on questions of metropolitan governance and the constitution of new modes of governance (or urban regimes). On the basis of this collaboration, we occupy ourselves here with the importance of the notion of the creative city in the particular context of Toronto where, in spite of the absence of strong metropolitan institutions, a certain regional governance has begun to emerge nonetheless. Yet, the dominant concept of the creative city has proceeded in defiance of the metropolitan scale and has been built entirely on urban centrality at the expense of the urban peripheries. With the help of two powerful public figures in Toronto, Richard Florida and David Pecaut, we propose a critique of that concept of the creative city.

## Entrées d'index

**Mots-clés** : Classe créative, gouvernance urbaine, leadership civique, politique créatif, ville créative

**Keywords** : civic leadership, creative city, Creative class, creative politician, urban governance

## Texte intégral

## Introduction

- <sup>1</sup> Patrick Le Galès écrivait : « Although the city is an unceasing movement, it is also the locus of collective action, of innovation, of interest-aggregation mechanisms, of negotiation and of conflict » (2002, p. 25). Cet énoncé, court et précis, contient beaucoup des éléments les plus importants de la gouvernance urbaine telle qu'on la connaît aujourd'hui. Dans les pages qui suivent, nous nous penchons sur deux des éléments énoncés par Le Galès : nous nous proposons d'articuler la créativité (représentée dans la citation ci-dessus par l'idée d'innovation<sup>1</sup>) et l'action collective.

- 2 Nous postulons d'entrée de jeu que la classe créative est devenue un des acteurs collectifs (réel ou imaginaire) le plus représentatif de toutes les formes d'action politique. Si l'on n'est pas créatif, semble-t-il, on ne peut être un acteur. Sans créativité, qui plus est, il n'y aurait pas de collectivité. C'est du moins ce que le discours et les pratiques actuelles de gouvernance urbaine semblent supposer. Dans la version francophone de son ouvrage, *Le Galès* affirme sur la notion d'acteur : « Les représentations de la société sont saturées par tous ceux qui revendiquent un statut d'acteur, un argument clé pour justifier la nouveauté d'une société plus complexe, à tort ou à raison » (*Le Galès, 2003, p. 40*). En citant Meyer (2000, pp. 237-8), il poursuit : « The point is that the "first interest" or problem of the modern actor is –not to accomplish prior goals of some sorts– but to be an actor. This requires discovering goals, technologies, resources, sovereignty, control and boundaries. »
- 3 À l'aide de l'exemple de Toronto, Canada, les propos qui suivent portent un regard critique sur cette montée de la créativité comme logique d'action politique en mettant au jour ses paradoxes pour l'acteur lui-même et pour ceux qui ne peuvent s'ériger au rang d'acteur reconnu du jeu politique. Ce faisant, nous nous questionnons sur les raisons pour lesquelles la créativité est désormais si valorisée comme principe de base de la décision politique, des investissements publics et de la légitimation de l'action publique.
- 4 À Toronto, comme dans plusieurs villes du monde, la créativité est devenue le slogan de plusieurs acteurs civiques et politiques, qui la relie directement aux intérêts particuliers d'une classe spécifique. À Toronto, deux figures dominent le débat public : David Pecaut, leader civique ayant créé la Toronto City Summit Alliance (TCSA) et Richard Florida. Tous deux sont devenus les porte-drapeaux de cette nouvelle urbanité sélective dans laquelle certains aspects comme la créativité sont valorisés au détriment d'autres. Malgré tout, le discours sur la ville créative affirme que cette urbanité apportera croissance économique et bonheur. Ainsi, nous explorons la façon dont David Pecaut et Richard Florida ont transformé les logiques d'action collective à Toronto, comment leur insistance sur la créativité a changé la façon dont les identités collectives se sont formées. Alors que Pecaut fait plutôt figure de leader civique, nous qualifions Florida d'entrepreneur urbain. Autrement dit, Pecaut et Florida deviennent pour nous des archétypes de l'action municipale. Leur articulation du progrès et de la créativité est, selon nous, typiquement urbaine. Que signifie cette introduction d'un nouveau mode de gouvernance urbaine à l'âge du néolibéralisme et du retrait de l'État ? Y a-t-il des différences notables entre l'esprit civique de la TCSA et la façon dont Artscape (inspiré de Florida) a investi les espaces publics torontois ?
- 5 Tout en explorant ceci, nous revisitons une série de questions d'abord posées par Bernard Jouve (2004, p. 5) : « Quelle est la portée réelle du renouveau de la démocratie participative et délibérative dans les métropoles [...] ? La concertation, le partenariat entre les élus et la société civile (groupes communautaires, ethniques, acteurs économiques), transforment-ils effectivement les bases de l'ordre politique ? » Tout comme le fait Jouve dans l'ouvrage pour lequel ces questions servent d'introduction, nous adoptons un regard un peu plus pessimiste en ce qui concerne les possibles ouvertures démocratiques pour Toronto. Le discours sur la démocratie à Toronto est passé du réformisme et managérialisme des années 1980 au mode de gestion de crise anti-étatique des années 1990 (avec la fusion de plusieurs entités administratives et les réformes néolibérales), et maintenant à une période de nouvelles ouvertures politiques tout autant que de clôtures : le virage social et métaphorique vers la classe et la ville créatives amène de nouveaux acteurs jadis sans pouvoir au devant de la scène politique, mais crée aussi de nouveaux espaces d'exclusion à l'échelle métropolitaine.
- 6 *Le Galès* (2003) suggère que les villes développent de nouveaux modes de gouvernance, une notion proche de celle des régimes urbains présente dans les débats américains. Pour plusieurs villes, la construction de ces modes de gouvernance participe des processus de néolibéralisation. Dans de telles conditions, il n'est donc pas surprenant que l'entrepreneuriat soit devenu une forme fondamentale de l'organisation de la gouvernance, voire sa finalité ultime. À la suite de *Le Galès*, nous pouvons identifier trois éléments caractéristiques de la ville entrepreneuriale : « le discours de la concurrence et du marché, y compris en termes d'image et d'identité, la priorité politique accordée aux enjeux de développement économique et d'attraction des investissements, de flux et de groupes sociaux favorisés, la transformation du gouvernement local vers des formes organisationnelles de type partenariat public-privé qui donnent aux acteurs privés un rôle important dans la définition de l'intérêt général de la ville, des priorités, des modes de gestion ainsi que dans la conception et la mise en œuvre de projets » (*Le Galès, 2003, p. 287*).
- 7 Alors qu'en Amérique du Nord, l'innovation et la créativité sont souvent conçues comme résultant des activités économiques, en Europe, la capacité innovatrice est encore souvent associée aux acteurs publics, que ce soit par la mise en place de politiques publiques transversales (comme l'indiquait Jouve dans son article de 2002), par l'institutionnalisation de l'action collective ou par l'intégration des groupes marginalisés. Cependant, comme nous le rappelle Brenner (2004, p. 254), cette dichotomie entre l'Europe et l'Amérique semble de moins en moins marquée alors que les villes européennes connaissent également un tournant important vers la concurrence internationale et l'entrepreneuriat qui influent tant sur l'élaboration des politiques publiques que sur l'action collective. C'est également le cas au Canada : les villes y sont également devenues des centres d'innovation dans les modes de gouvernance et les échelles de l'action collective (Boudreau *et al.*, 2007). En revanche, à la différence des villes européennes, les villes canadiennes ont connu un tournant vers l'action collective extra-municipale et non-gouvernementale beaucoup plus marqué. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Jouve avait argumenté pour l'incorporation d'études de cas canadiennes dans son ouvrage comparatif publié avec P. Booth (2004). Ces formes d'action collective, parfois civiques, autrefois entrepreneuriales, sont au cœur de nos préoccupations dans cet article, un peu comme l'écrivait Jouve : « La défiance vis-à-vis de la sphère politique s'exprime essentiellement par rapport à un mode d'organisation centré sur le principe de la représentation, donc sur la centralité des élus dans les processus décisionnels d'attribution des ressources, d'arbitrage des conflits, etc. À l'inverse, les attentes en faveur d'une démocratie renouvelée, prenant appui sur la concertation, la délibération, le partenariat, dit autrement sur la pluralisation du système politique, sont de plus en plus fortes » (Jouve, 2004, p. 4).
- 8 Que faire, donc, face à ce « mirage néo-tocquevillien » pour reprendre l'expression de Jouve ? Voici d'abord quatre propositions encadrant ces réflexions sur la transformation de l'action collective (Boudreau *et al.*, 2009), avant d'explorer plus en détails les transformations du mode de gouvernance à Toronto à travers deux acteurs politiques que nous qualifions d'archétypes :

- 9 (i) Les interdépendances de plus en plus serrées entre les villes et au sein de celles-ci généreraient des situations politiques inattendues tant à l'échelle locale que globale. De petits gestes de la vie quotidienne n'ayant pas nécessairement été pensés comme actes politiques peuvent prendre une signification politique accrue en ayant un impact sur plusieurs autres petits gestes et en étant diffusés par les réseaux mondiaux. Le discours sur la ville créative tente de politiser ces petits gestes quotidiens. Par exemple, le lauréat de poésie de la Ville de Toronto écrivait en 2006 : « L'art et la culture sont des éléments aussi essentiels de la consolidation des familles, des communautés et des villes que l'air que nous respirons ou l'eau que nous buvons. La culture n'est pas exogène, ce n'est pas un secteur. C'est une ressource inscrite dans chaque geste civique, en attente de libération. La créativité est notre seule ressource inépuisable » (Di Cicco, 2006, notre traduction).
- 10 (ii) L'imprévu est potentiellement innovateur, ce serait l'une des forces de l'action politique. Alors que les travaux de Richard Florida sont un plaidoyer pour la mise en valeur d'une créativité ordonnée, planifiée par les services d'urbanisme, d'autres courants ont plutôt accentué l'importance de l'imprévu et de l'absence de contrôle pour susciter la créativité. C'était le cas, par exemple, des Situationnistes. Mais comme l'indique Jouve en parlant plus largement de la démocratie locale, cette thématique « a servi à alimenter, dans certains cas, une critique radicale de la figure de l'État moderne, inféodé aux intérêts du capitalisme et avant tout source d'endoctrinement et d'aliénation. Le local se confondait alors avec le *small is beautiful*, la contre-culture et les projets alternatifs d'autogestion. La radicalité du propos a actuellement disparu. » (Jouve, 2004, pp. 4-5). En effet, les propos du Maire de Toronto, David Miller, lors de l'ouverture de la semaine de la créativité et de l'innovation en 2005 montrent bien comment cette radicalité a été intégrée dans le discours institutionnel : « le potentiel créatif illimité de tous est l'une de nos plus abondantes ressources encore sous-exploitées. Elle devrait être nourrie, reconnue et encouragée. La créativité (...) aide les gens à développer de nouvelles perspectives, à voir de nouvelles possibilités de choisir et prendre de nouvelles décisions, donnant ainsi à chacun les potentialités lui permettant d'améliorer sa vie et sa communauté (...) » (City of Toronto, 2005, cité dans Grundy, Boudreau, 2008, p. 352, notre traduction).
- 11 (iii) Le rythme accéléré de la vie urbaine tendrait à favoriser les formes d'action non-conséquentialistes. L'action non-planifiée se construit le plus souvent sur la reconnaissance de formes de rationalité autres que celle de l'analyse rationnelle des conséquences d'un geste. Si l'action stratégique, basée sur l'anticipation des impacts d'une action et l'élaboration d'un plan d'action visant à maximiser ses intérêts, demeure au cœur de l'action politique, d'autres logiques d'action deviennent importantes et se superposent aux actions de type stratégique. C'est ce que les travaux sur la manipulation de l'affect nous indiquent (Thrift, 2004 ; Massumi, 2006). C'est également ce que suggère Mirza (2005, p. 270, notre traduction) en ce qui concerne la ville créative, la créativité par les arts étant positionnée comme « un catalyseur pour l'*empowerment* émotionnel ».
- 12 (iv) Ainsi, certaines formes d'action politique seraient énergisées beaucoup plus par une force d'impulsion que par l'antagonisme entre les autorités et les citoyens. Dans un dossier thématique de la revue *Multitudes* sur l'agir urbain, les auteurs montrent comment « l'intensification des agencements de la vie (partage, rencontre) » peut progressivement aboutir à « une forme de radicalité et de subversion essentiellement "positive" », c'est-à-dire que la critique de l'ordre établi et son éventuelle transformation proviendraient non pas tant de la construction d'un ennemi qui serait extérieur à la vie quotidienne (l'État), mais plutôt de l'intensification de l'expérience de rencontres, de créations et d'expérimentations propres à la vie urbaine (Nicolas Le Strat, 2008, p. 119). C'est exactement dans cet esprit que la Ville de Toronto a mis sur pied la campagne *Live With Culture* visant à rendre accessibles les événements artistiques à tous, tout en rapprochant les artistes des « non-artistes » dans un travail de développement social, comme l'explique cet extrait du programme : « [Les programmes artistiques communautaires] sont vus comme des instruments de changement social, un véhicule pour la transformation des individus, une façon de démocratiser les arts en incitant des non-artistes à apprendre et pratiquer les arts en tant que membres d'une communauté; ou encore tous ces objectifs à la fois. Malgré toutes les différences, la force qui relie les projets d'arts communautaires entre eux est leur croyance dans le pouvoir transformationnel de la pratique des arts et dans le rôle que peuvent jouer les artistes pour la construction et la transformation des communautés » (Resonance Creative Consulting, 2006, p. 3, cité dans Grundy, Boudreau, 2008, p. 354, notre traduction).
- 13 Tout comme Jouve, donc, nous voyons dans ces transformations des logiques politiques urbaines à la fois des ouvertures démocratiques et des fermetures, lorsque ces nouvelles idées deviennent si rigides qu'elles ne suscitent que plus de concurrence. Il ne suffit plus d'être créatif, il faut l'être plus que les autres, et au détriment des autres groupes et espaces (les périphéries suburbanisées, par exemple).

## La créativité après l'austérité : Quels impacts pour la gouvernance ?<sup>2</sup>

- 14 Qui peut s'opposer à la créativité ? Les notions de concurrence et de créativité sont si ancrées dans le mode de gouvernance torontois qu'il peut sembler incongru de les questionner. Suite à la période d'austérité et de coupes dans les dépenses publiques des années 1990, la Ville a effectué depuis 2003 un virage assez spectaculaire vers ce que nous avons appelé la créativité « concurrentielle » (Boudreau, Keil, Young, 2009). Ceci a eu des effets importants sur la façon dont les décisions sont prises et sur la distribution des ressources. Par exemple, avant l'arrivée au pouvoir du Maire Miller en 2003, sous le règne de Mel Lastman, l'appareil municipal avait connu une grande centralisation autour du Maire, par le biais de mécanismes d'accélération de la prise de décision (en passant par des comités de gestion privés, en commercialisant les relations entre les diverses directions de l'appareil municipal, en établissant des normes d'efficacité s'approchant de celles des « compétiteurs » provenant du secteur privé, en utilisant des techniques d'établissement des coûts des services publics similaires à celles du marché privé). Or, cette façon de faire a été fortement contestée par les employés municipaux et ces tensions se sont accumulées jusqu'à ce qu'une grève municipale importante éclate en 1999. Le Maire Lastman avait alors tenté, sans succès, de délégitimer les syndicats d'employés municipaux. Ceux-ci sont sortis gagnants de cette grève en ce sens que la tradition réformiste centre-

gauche de la Ville de Toronto est restée dominante dans la culture organisationnelle de l'appareil municipal, faisant de ce fait contrepoids au vent néolibéral qui soufflait sur toutes les organisations gouvernementales.

15 Avec ce ressentiment envers les politiques de coupure, d'austérité budgétaire et de centralisation de la décision, la table était mise pour séduire les employés municipaux avec d'autres façons de transformer le mode de gouvernance. Une série d'ateliers de réflexion sur la créativité a été organisée pour « remonter le moral » des employés. Le projet de ville créative, conçu à la fois comme un ensemble d'outils de planification culturelle et comme une philosophie de gestion administrative au sein de l'appareil municipal, permettait de récupérer partiellement les idéaux progressistes des années 1970 qui tenaient à cœur aux employés municipaux tout en nourrissant le virage néolibéral des années 1990.

16 Toutefois, plusieurs critiques se font entendre sur les difficultés de contrer le néolibéralisme par ces idées de ville créative. Les programmes mis en place ne sont pas très différents du style entrepreneurial et méritocratique des années 1990. C'est que derrière la notion positive de créativité (plutôt que d'austérité), cet engouement pour la ville créative cache les mêmes instruments d'action publique : performativité, commercialisation des services publics, méritocratie, reddition de compte, sous-contraction et individualisation de la responsabilité face aux risques. La notion de ville créative cherche à améliorer la productivité de l'appareil municipal et à stimuler la croissance économique de Toronto. Mais, comme le suggère Albo (1997), choisir la voie de la concurrence nécessite à la fois de convertir les institutions en les débarrassant de leur logique keynésienne, de transférer les ressources vers les secteurs prometteurs (biotechnologies, TICs, design, etc.) et de mobiliser de nouvelles ressources comme la diversité culturelle de la ville qui devient sa marque de commerce. Alors que la Ville de Toronto a définitivement pris cette route, l'économie torontoise demeure marquée par plusieurs autres clusters opérant dans une logique d'austérité plutôt que de créativité (les services bas de gamme, les secteurs manufacturier ou agricole).

17 Comme dans plusieurs autres villes du monde, la gouvernance à Toronto passe de plus en plus par des instances non-élues, comme par exemple les comités de gestion des bibliothèques publiques ou du zoo, ou encore les commissions pour le redéveloppement des rives du Lac Ontario ou la Toronto Economic Development Corporation (TEDCO), maintenant éliminée. Il y a également eu des panels de citoyens et acteurs économiques ayant eu une très forte voix dans les réformes institutionnelles, comme le *Who Does What Panel* et la *Golden Commission*. Autres exemples : le recours aux tables-rondes (sur l'environnement par exemple), et surtout la TCSA, mise sur pied par David Pecaut, qui a capté presque toute l'énergie dans l'élaboration des politiques publiques et sur laquelle nous nous penchons maintenant.

## Le leadership civique de David Pecaut

18 L'hyperactive Toronto City Summit Alliance (TCSA) a réussi à se tailler une place comme gouvernement « alternatif », jouant le rôle des instances municipales officielles dans plusieurs dossiers : l'accueil des immigrants, le développement économique, le développement durable. Ceci n'est pas surprenant dans le contexte généralisé du glissement de modes de gouvernement aux modes de gouvernance, alors que les fonctions de planification et de redistribution sociales sont passées aux mains des acteurs tertiaires ou privés. Ce qui est remarquable dans ce passage, c'est le rôle qu'ont joué la créativité et la culture dans cette transformation. C'est que non seulement la créativité est devenue la force d'impulsion du développement urbain, mais ceux qui parlent au nom de la culture et de la créativité (les producteurs, consommateurs ou les simples spectateurs) ont pris une place de choix dans l'espace démocratique tout entier. Ils en sont devenus les principaux acteurs, du moins les plus légitimes. Cette reformulation quelque peu agressive des objectifs de la gouvernance locale, orientée au service des classes moyennes urbaines s'identifiant à l'économie créative, indique un passage idéologique de la « bonne ville » à la « ville concurrentielle » et maintenant à la « ville créative ».

19 Lorsque David Pecaut, fondateur de la TCSA, est mort en décembre 2009, les quotidiens locaux l'ont louangé, avec raison, pour son leadership civique. Un quotidien a affirmé qu'il aurait pu être « le meilleur Maire que Toronto n'ait jamais eu » (Gee, 2009, A1). Le même chroniqueur continue : « En tant que leader ayant fait bouger les choses à Toronto depuis plus d'une décennie, M. Pecaut était le pionnier d'une forme d'engagement civique qui était jusque-là étrangère à cette métropole perchée sur les rives d'un lac très froid. (...) Le message que sa vie nous démontre est qu'il n'y a nul besoin de gagner contre la mairie. Il suffit simplement de la contourner. Au lieu d'attendre que les roues grinçantes de la machine officielle tournent, il a appris à construire des réseaux réunissant toutes les parties intéressées, tant privées que publiques, afin de foncer par lui-même » (*ibid.*, notre traduction).

20 Sans aucun doute la figure civique la plus visible depuis le décès de Jane Jacobs en 2006, la perte de Pecaut se fera sentir lourdement à Toronto, puisqu'il a eu une influence majeure sur la redéfinition de son mode de gouvernance autour des mécanismes de participation et de partenariat. Pecaut avait répondu au manque de transparence et à la lenteur persistante de l'action dans la politique municipale par une série d'instruments loin d'être publics et plutôt non officiellement démocratiques : « Il se qualifiait d'entrepreneur urbain, utilisant les méthodes modernes des entreprises comme le réseautage et le travail d'équipe afin de résoudre les problèmes que le gouvernement ne pouvait résoudre seul. Il réunissait les acteurs de tous les secteurs – arts, travail, gouvernement, commerce – afin de réfléchir ensemble aux grands enjeux et trouver des solutions » (Gee, 2009, A13, notre traduction).

21 Dans la dernière lettre qu'il avait écrite à ses amis et collègues à Toronto, il appelle avec insistance au leadership civique :

22 « En réfléchissant à l'avenir de Toronto, je suis plus emballé que jamais de ce que ces 5 millions de personnes ont à offrir au reste du monde. Selon moi, le potentiel de Toronto n'est pas tant dans ses possibilités architecturales, économiques ou sociales, que dans ce que la ville pourrait représenter pour le monde en tant que lieu où des choses extraordinaires sont accomplies parce que cette ville regorge d'organiseurs, d'entrepreneurs civiques, de gens qui comprennent à cause de leurs gênes collectifs comment rassembler la société civile autour d'une table pour résoudre les problèmes, saisir les opportunités et faire en sorte que de grandes choses se produisent. C'est cette capacité de mobilisation sociale qui peut être le plus grand cadeau que Toronto fait au monde. Nous devons arrêter de nous

préoccuper des classements de villes mondiales et nous concentrer plutôt sur ce qui fait que nous sommes réellement spéciaux – le fait que nous pouvons être les meilleurs du monde en termes de leadership collectif. Nous pouvons être une ville dans laquelle le leadership collectif est la norme. Nous pouvons être une ville dans laquelle les entrepreneurs civiques sont partout et dans laquelle le processus de rassemblement de la société civile pour résoudre un problème est ce qui fait sa particularité – une ville où cette qualité est l'essence même de ce qui fait que Toronto est si spéciale. En ce sens, le cadeau de Toronto au monde est ce modèle unique et puissant de construction de la ville par le leadership collectif. Une ville remplie d'entrepreneurs civiques pratiquant le leadership collectif sera en mesure de faire face à tous les défis et de réaliser toutes sortes de grandes choses dans les secteurs économiques, sociaux, éducatifs, artistiques, environnementaux, capitalisant sur les richesses de notre diversité et beaucoup beaucoup plus » (Pecaut, 2009, notre traduction).

23 Ici, Pecaut insiste sur le processus, alors que ses intérêts substantifs personnels étaient spécifiquement plus larges : les politiques encadrant le marché du travail, l'accueil des immigrants, la gouvernance urbaine, la durabilité environnementale. Il a pourtant laissé sa plus grande marque dans le domaine des arts avec le gigantesque festival *Luminato*. En tant qu'entrepreneur civique, Pecaut représente pour nous un premier archétype de la politique municipale<sup>3</sup>. Ce type de figure civique est présent dans le monde municipal depuis le Moyen Âge au moins, mais Pecaut a apporté sa marque sur un nouveau mode de gouvernance urbaine. Son rôle a été remarquable pour au moins deux raisons : il a constamment suivi une trajectoire hors des institutions municipales et il n'a cessé de faire référence à la culture et à la créativité pour parler de la cohésion sociale, que ce soit à propos de la diversité ethnoculturelle de Toronto, ses politiques multiculturelles ou en termes de spectacle (*Luminato*), ou encore en appelant à la culture civique de Toronto. Pour Pecaut, la culture demeure le dénominateur commun du politique. Ceci apporte une réponse particulière, non sans contradiction, à la question de Jouve : ce qui compte c'est la culture, non la classe sociale. La culture civique, selon Pecaut, se politise par la créativité, l'innovation et l'action politique non-institutionnelle telle qu'elle est guidée par le monde du marché.

## Le politique créatif selon Richard Florida

24 Un second archétype du monde politique municipal, aux côtés du leader civique, est l'entrepreneur créatif. En tant qu'incarnation de la classe créative qu'il a lui-même nommée dans ses écrits, nous nous tournons maintenant vers les travaux de Richard Florida, lui aussi résidant à Toronto. Plusieurs ont décrié les concepts de « classe créative », « ville créative » ou « industrie créative » comme étant, au mieux, des concepts flous et au pire des bannières élitistes (Markusen, 2006 ; Peck, 2005 ; Wilson, Keil, 2008, 2009). Il convient donc d'être attentif aux classifications. Krätke (à paraître) a noté que la classe (super)créative de Florida déstabilise l'économie des lieux et l'économie des flux. Plutôt que de soutenir la croissance, cette « classe de dealers » comme la nomme Krätke, a pour effet de la déstabiliser, comme nous l'avons vu avec la crise financière de 2008. Il est également important de noter que la notion de classe utilisée par Florida ne correspond aucunement à la version marxiste ou sociologique (ou même bourdieusienne) du concept. Il parle en fait de classification plus que de classe. Comme le dit Pratt (2008, p. 110, notre traduction), « dans le travail de Florida, la classe est réduite à la taxonomie ». Mais comme nous le soutenons plus loin, les acteurs politiques qui mobilisent la notion de classe créative visent en fait à en faire une véritable conscience de classe. C'est classiquement bourgeois : les « créatifs » revendiquent l'espace urbain au nom de l'intérêt général, cachant ainsi la poursuite de leurs intérêts propres.

25 En effet, l'une des conditions du succès de cette stratégie de subordination du débat politique au discours créatif est que les acteurs politiques définissent l'intérêt collectif comme étant positivement culturel. Pratt poursuit : « La terminologie créative est politiquement agile. La créativité est universellement reconnue comme positive : qui voudrait être non-créatif ? De plus, "créativité" comporte une connotation positive beaucoup plus marquée que l'ambivalence du mot "culture" (qui renvoie aux suspicions face à la culture d'élite et l'exclusion, en plus d'être antipathique aux entreprises commerciales). » (Pratt, 2008, p. 113, notre traduction).

26 La créativité serait donc un instrument rhétorique d'investissement dans cette version néolibérale du capitalisme urbain que nous vivons actuellement. C'est une notion qui se marie très bien à l'*entrepreneurship* et même à certaines définitions de la citoyenneté progressiste. Ce que la provision d'infrastructures et services sociaux, ou la mise sur pied d'une architecture civique, avaient apporté aux citoyens dans le passé, est maintenant remplacé par une créativité dynamique qui devient à la fois le véhicule et la finalité du développement urbain, public et privé. Le passage de la créativité en tant que concept dans les doctrines de développement économique à un programme politique fonctionne très bien à Toronto parce que la créativité est en soi une « entreprise collective » (Pratt, 2008, p. 113) qui s'appuie sur le travail et les idées de plusieurs personnes, alors que le concept est souvent utilisé plutôt comme une caractéristique propre à l'individu néolibéral et son capital culturel et humain. Alors que d'un côté, l'individu créatif est de plus en plus considéré comme l'archétype du « bon citoyen » puisqu'il sait prendre des risques et saisir les opportunités afin de faire progresser toute la société par l'innovation, celui-ci est également conjuré d'assumer individuellement les risques qu'on lui demande de prendre pour le bien de tous (Grundy, Boudreau, 2008).

27 Comment fonctionne cette manœuvre par laquelle les ambitions d'un groupe de producteurs et consommateurs d'une petite portion de l'économie urbaine devienne le programme général du progrès politique dans la ville ? Ce transfert s'appuie sur une invention hyperbolique particulièrement visible à Toronto : le « gourou urbain », nouvelle incarnation de l'archétype de l'entrepreneur urbain. Le succès de Florida comme penseur politique influent s'explique par sa capacité à vendre son programme de créativité en l'incarnant lui-même. La création de son personnage public est presque une incorporation messianique de la créativité. En incarnant son programme, il vend ses idées aux élus qui achètent ses ateliers et discours comme recettes tant de développement économique que de légitimité politique.

28 Cet archétype d'entrepreneur créatif propose un nouveau discours pour le monde politique municipal et l'action collective, c'est l'idée d'une « nouvelle nécessité de la ville créative » (Wilson, Keil, à paraître). En cet âge créatif, ce

discours indique que le politique sera nécessairement volatile et imprévisible, et que donc la créativité sera le terreau fertile sur lequel un consensus de centre-gauche pourra se développer. Ainsi, les luttes politiques de classes urbaines remplacent le vieil antagonisme entre industriel et prolétariat, et ouvriraient sur une ère politique plus progressiste. Ce n'est pas que cette transformation se fera sans conflit. Florida avait lui-même admis à la veille des dernières élections présidentielles américaine : « Ces divisions de classe ne vont que se creuser. La peur et l'anxiété vont probablement empirer. Et un populisme réactionnaire étrange, pire que tout ce que nous avons vu par le passé, pourrait s'élever. À moins que M. Obama puisse lancer un appel large et inclusif, permettant aux classes ouvrières et à celles de l'économie des services de profiter également des avantages de l'économie de la créativité, l'amertume qu'il a lui-même reconnue, dans un moment de candeur, ne fera qu'empirer. » (Florida, 2008, notre traduction).

29 À Toronto, les critiques envers le contenu politique des campagnes pour une ville créative élèvent leurs voix à l'aide surtout d'un collectif, le *Creative Class Struggle*. Le collectif affirme qu'ils « organisent une campagne mettant au défi la présence de Richard Florida et du Martin Prosperity Institute à l'Université de Toronto, ainsi que les politiques et pratiques qu'ils représentent »<sup>4</sup>. Leur argumentaire met au jour les coupes budgétaires dans les secteurs des arts et de l'éducation, les inégalités économiques croissantes et l'explosion des coûts du logement. Ils réfutent l'idée de « collaboration pour l'intérêt collectif » associée à la classe créative. Pour ces militants de Toronto, l'archétype de l'entrepreneur créatif ne laisse présager rien de positif pour l'action collective visant une ville plus juste et plus durable.

30 Il s'agit d'arguments formulés plus tôt, de manière moins militante, par Ann Markusen qui avait exploré les opinions politiques d'un segment spécifique de la classe créative, les artistes. Partant du constat que Florida ne pouvait spécifier le rôle politique de la classe créative (2006, 1921; voir aussi Ross, 2008), Markusen explore le monde politique complexe des artistes urbains associés à la classe créative. Elle appelle à ce qu'une « plus grande attention soit portée aux catégories occupationnelles en tant qu'acteurs collectifs dans le développement urbain et sur la façon dont ceux-ci interagissent avec les industries et le politique. » Wilson et Keil (2008, 2009) ont également proposé de laisser tomber le label de la classe créative à la Florida et de positionner plutôt les pauvres comme étant la réelle classe créative. En bref, il nous semble important de désagréger la classe créative en groupes ayant des vues politiques différentes, outre le fait de proposer aux militants urbains de mettre au défi, comme le fait le *Creative Class Struggle*, l'idée que les intérêts de la classe créative représentent l'intérêt général.

## Conclusion

31 Ce texte nous a permis de réfléchir à la notion de ville créative : expliquer sa montée politique et mieux comprendre son influence sur l'action collective. À l'aide de deux archétypes représentant les mécanismes par lesquels les intérêts particuliers d'une classe sont représentés comme l'intérêt général, le leader civique et l'entrepreneur créatif, nous avons exploré les transformations du mode de gouvernance torontois en utilisant les exemples de David Pecaut et Richard Florida. Au cœur de nos réflexions, ultimement, nous nous interrogeons sur ce qui fait qu'une ville fonctionne. Les enjeux politiques soulevés par la ville créative, du moins en Amérique du Nord, sont dictés par la peur, de la part des décideurs, que la ville se perde dans la métropole étalée, dominée par les lotissements de banlieue, les centres commerciaux, les méga-infrastructures et les centres de production centrifuges. Alors que tous ces processus existent bel et bien et sont en croissance, il y a peu de raisons d'avoir peur que la ville disparaisse. En fait, comme nous le rappellent Storper et Manville, « Nulle part, même en Amérique, la vie urbaine dense n'a disparu ; la distance n'est jamais morte et le monde n'est jamais devenu une surface de suburbanisation plane et lisse » (Storper, Manville, 2006, p. 1248, notre traduction). Il y a certes une certaine convergence entre l'urbain et le suburbain qui révolte les visions simplistes et centralisatrices de la ville créative en tant que château fort bohémien avec ses services « urbains » dans la métropole étalée. Storper et Manville poursuivent : « Le brouillage entre la vie urbaine et suburbaine remet en question l'utilité des vieilles étiquettes. Même l'idée de la ville résurgente est ouverte aux questionnements – peut-on appeler une ville « résurgente » si elle se recompose à l'image des banlieues ? La même question se pose au niveau interrégional. « L'étalement » est peut-être un ingrédient clé de la croissance régionale, mais c'est également un terme dont la signification originale disparaît rapidement » (Storper, Manville, 2006, p. 1261, notre traduction).

32 Les nouveaux espaces de gouvernance métropolitaine dont nous parle Bernard Jouve ne peuvent se restreindre à l'image de la ville créative telle que nous le voyons à Toronto. Le renouveau civique tant désiré par David Pecaut doit se matérialiser à l'échelle métropolitaine et doit inclure les quartiers qui n'ont traditionnellement pas été au centre des préoccupations des élites civiques. C'est une tâche difficile, mais certainement pas sans possibilités (Boudreau et al., 2006). La ville créative a certainement moins d'influence à l'échelle métropolitaine et est beaucoup trop particulariste pour servir de base à un agenda politique métropolitain.

## Bibliographie

- Albo, G., (1997), « A World Market of Opportunities ? Capitalist Obstacles and Left Economic Policy », *Socialist Register*.
- Boudreau, J.- A., Hamel, P., Jouve, B., Keil, R., (2006), « Comparing metropolitan governance : The cases of Montreal and Toronto », *Progress in Planning*, vol. 66, n° 1.  
DOI : 10.1016/j.progress.2006.07.005
- Boudreau, J.- A., Hamel, P., Jouve, B., Keil, R., (2007), « New State Spaces in Canada : Metropolitanization in Montreal and Toronto Compared », *Urban Geography*, vol. 28, n° 1, pp. 30-53.
- Boudreau, J.-A., Boucher, N., Liguori, M., (2009), « Taking the bus daily and demonstrating on Sunday : Reflections on the formation of political subjectivity in an urban world », *CITY*, vol. 13, n° 2-3.  
DOI : 10.1080/13604810902982870
- Boudreau, J.-A., Keil R., Young, D., (2009), *Changing Toronto : Governing Urban Neoliberalism*, UTP, Toronto.

- Brenner, N., (2004), *New State Spaces : Urban Governance and the Rescaling of Statehood*, Oxford University Press, Oxford.
- City of Toronto, (2005), *Proclamation of creativity and innovation week*, 15–21 avril, disponible en ligne sur : <http://www.toronto.ca/proclamations/2005index.htm>, consulté en juin 2007.
- Di Cicco, P. G., (2006), *Address to the creative cities network conference*, disponible en ligne sur : <http://www.toronto.ca/culture/pdf/poet/2006/Oct-2006-Creative-Cities-Network.pdf>, consulté en janvier 2007.
- Florida, R., (2008), « The new politics of class war point to a frightening future », *The Globe and Mail*, 2 novembre, disponible en ligne sur : <http://www.creativeclass.com/rfcgdb/articles/The%20new%20politics%20of%20class%20war%20point%20to%20a%20frightening%20future.pdf>, consulté le 22 décembre 2009.
- Gee, M., (2009), « The best mayor Toronto never had », *The Globe and Mail*, 15 Décembre, A1-A13.
- Grundy, J., Boudreau, J.-A., (2008), « "Living with culture" : creative citizenship practices in Toronto », *Citizenship Studies*, vol. 12, n° 4.  
DOI : 10.1080/13621020802184226
- Jouve, B., (2007), « Urban societies and dominant political coalitions in the internationalization of cities », *Environment and Planning C : Government and Policy*, vol. 25.
- Jouve, B., (2004), « Introduction : Les métropoles au croisement de la globalisation et de la transformation du politique », in Jouve, B., Booth, P. (dir.), *Démocraties métropolitaines*, Presses de l'Université du Québec, Québec.
- Jouve, B., (2002), « Innovation without change ? », *German Policy Studies*, vol. 2, n° 4.
- Krätke, S., (à paraître), « Creative Cities' and the Rise of the Dealer Class : A Critique of Richard Florida's Approach to Urban Theory », *International Journal of Urban and Regional Research*.  
DOI : 10.1111/j.1468-2427.2010.00939.x
- Le Galès, P., (2002), *European Cities : Social Conflicts and Governance*, Oxford University Press, Oxford.
- Le Galès, P., (2003), *Le retour des villes européennes : sociétés urbaines, mondialisation, gouvernement et gouvernance*, Presses de Sciences Po, Paris.
- Markusen, A., (2006), « Urban development and the politics of a creative class : evidence from a study of artists », *Environment and Planning A*, n°38.  
DOI : 10.1068/a38179
- Martin, S., (2009), « He wanted Toronto to work for everybody », *The Globe and Mail*, 15 décembre.
- Massumi, B., (2006), « Peur, dit le spectre », *Multitudes*, n° 23.  
DOI : 10.3917/mult.023.0135
- Meyer, J., (2000), « Globalization. Sources and Effects on States and Societies », *International Sociology*, vol. 15, n° 2.
- Mirza, M., (2005), « The therapeutic state », *International journal of cultural policy*, vol. 11, n° 3.  
DOI : 10.1080/10286630500411242
- Nicolas-Le Strat, P., (2008), « Multiplicité interstitielle », *Multitudes*, n° 31.  
DOI : 10.3917/mult.031.0115
- Pecaut D., (2009), « Letter to friends and colleagues », 9 décembre, disponible en ligne sur : <http://spacing.ca/wire/2009/12/14/remembering-david-pecaut-and-his-love-of-toronto/>.
- Peck, J., (2005), « Struggling with the creative class », *International journal of urban and regional research*, vol. 29, n° 4.  
DOI : 10.1111/j.1468-2427.2005.00620.x
- Pratt, A. C., (2008), « Creative Cities : The Cultural Industries and the Creative Class », *Geografiska Annaler : Series B, Human Geography*, vol. 90, n° 2.  
DOI : 10.1111/j.1468-0467.2008.00281.x
- Resonance Creative Consulting, (2006), *Moving forward : a report on the creative city : block by block – creators and communities*, disponible en ligne sur : [http://www.torontoarts.org/ccsymposium/symp\\_report.pdf](http://www.torontoarts.org/ccsymposium/symp_report.pdf), consulté en juin 2007.
- Ross, A., (2008), « The New Geography of Work : Power to the Precarious ? », *Theory, Culture and Society*, vol. 25, n° 7-8.
- Storper, M., Manville Behaviour, M., (2006), « Preferences and Cities : Urban Theory and Urban Resurgence », *Urban Studies*, vol. 43, n° 8.
- Thrift, N., (2004), « Intensities of feeling : towards a spatial politics of affect », *Geografiska annaler*, vol. 86, n° 1.  
DOI : 10.1111/j.0435-3684.2004.00154.x
- Wilson, D., Keil, R., (à paraître), « Mythologies and the Creative City Discourse », *City and Community*.
- Wilson, D., Keil, R., (2008), « The real creative class », *Social and Cultural Geography*, vol. 9, n° 8.  
DOI : 10.1080/14649360802441473

## Notes

1 Dans un article sur l'élaboration des politiques de transport, Jouve définit l'innovation comme suit : « Innovation is understood to involve all modifications of an institutional, technical, judicial or procedural nature whose explicit function is to de-compartmentalise exclusively sector-based approaches [... in order to avoid] reproducing a manner of public action on which modern states are built. » (Jouve, 2002, p. 2).

2 Cette section s'appuie sur Boudreau, Keil, Young, 2009.

3 Comme le faisait Jouve dans plusieurs de ses écrits, la notion d'idéal type nous paraît très utile pour comprendre la redéfinition des modes de gouvernance propres à chaque « culture politique territoriale » mais étant toutefois généralisable : « I thus propose to explain the nature of the international strategies of cities as the outcome of the creation of particular urban regimes which are, following Weber's work, ideal types, that is, constructs taken from a particular perspective that abstracts a set of specific features. Each represents polar-opposite kinds of urban strategies. In these regimes certain social groups enter into competition and/or form coalitions to influence the content of municipal policies and project different registers of action, different logics, on an international scale » (Jouve, 2007, p. 375).

4 Voir <http://creativeclassstruggle.wordpress.com>, consulté le 22 décembre 2009 (notre traduction).

## Pour citer cet article

Référence électronique

Roger Keil et Julie-Anne Boudreau, « Le concept de la ville créative : la création réelle ou imaginaire d'une forme d'action politique dominante », *Métropoles* [En ligne], 7 | 2010, mis en ligne le 09 juillet 2010, consulté le 22 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/metropoles/4339>

---

## ***Auteurs***

### **Roger Keil**

Université de York (Toronto)

### **Julie-Anne Boudreau**

Institut national de la recherche scientifique (Montréal)

#### *Articles du même auteur*

**Conversation avec Julie-Anne Boudreau autour des études urbaines et de leurs revues (par Éric Charmes)** [Texte intégral]

Conversation with Julie-Anne Boudreau about urban studies and their journals (by Éric Charmes)

Paru dans *Métropoles*, Hors-série 2018 | 2018

---

## ***Droits d'auteur***



Métropoles est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.